

le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Adieu

Jacques Expert



Le Livre de Poche remercie les éditions Sonatine qui ont autorisé la publication de cet extrait.

JACQUES EXPERT

Adieu

SONATINE ÉDITIONS

© Sonatine éditions, 2011.
ISBN : 978-2-253-16637-5 – 1^{re} publication LGF

PROLOGUE

*Jeudi 24 mars 2011
20 h 28*

Je n'aime pas beaucoup parler de moi, aussi je serai bref. En toute franchise, si, à cette heure, je me penchais sur mon cas (ce que je répugne à faire), je dirais que ma vie est très facile à résumer : flic, divorcé, comme beaucoup d'entre nous, et la retraite comme avenir immédiat.

Je m'appelle Hervé Langelier. Je suis né le 3 mars 1956 à Caen. Mes parents, René Langelier, serrurier, et Raymonde Génier, sans emploi, sont tous deux décédés. J'ai un frère aîné, Michel, dont je suis sans nouvelles depuis longtemps.

Mon ex-femme s'appelle Stéphanie. Nous sommes séparés depuis huit ans et c'est beaucoup mieux comme cela. J'ai trois enfants. Ils sont grands, maintenant. Je ne les vois plus.

Je n'ai pas voulu qu'ils soient présents ce soir. Ni elle ni mes enfants. Après tout ce temps passé, après tant d'incompréhension, je crois aussi qu'ils ne seraient pas venus. Leur refus serait légitime. Je reconnais que je les ai bien trop fait souffrir pour qu'ils acceptent de

fêter mon départ à la retraite. Qu'est-ce que je pourrais leur dire ? Que je regrette ? Non, car je n'éprouve aucun remords et ils ne m'ont pas manqué. J'ai passé tant d'années séparé d'eux que ce soir je peux continuer sans eux. C'est trop tard désormais. J'ai poursuivi ma vie et eux la leur. Nos chemins ne peuvent plus se croiser. Je me suis beaucoup trop éloigné et je suis incapable de revenir en arrière.

Ma vie continuera sans ma femme ni mes gosses. Pourtant, même si vous ne me croyez pas, j'affirme ici que je les ai toujours aimés. J'ai appris à me passer d'eux. Et surtout, je n'ai pas voulu les entraîner avec moi. Tout ce que j'ai fait, je devais l'accomplir seul. Et tant pis si je les ai perdus.

Il y a six ou sept mois, je ne sais plus très bien, « ils » m'ont nommé commissaire principal. J'ai 55 ans depuis trois semaines et ce soir je vais quitter ce métier qui m'a tout pris. Jusqu'à ceux auxquels je tenais le plus.

Je ne vois rien de plus à ajouter. Sauf, peut-être, répéter que je pars à la retraite sans le moindre regret. Avec impatience, même. On a été généreux avec moi et on m'a dispensé de venir travailler demain vendredi ! Je quitte ce métier avec un jour d'avance...

Combien sont venus à mon pot de départ ? Sur le carton d'invitation, le rendez-vous avait été fixé à 19 heures. J'étais sur place quelques minutes avant. Je n'ai jamais aimé être en retard. À la demie, seuls deux anciens collègues étaient là. Tramont, que j'ai eu sous mes ordres à Boulogne, et Bertin, qui a fait l'école des commissaires avec moi. Je ne sais pas pourquoi il est venu, celui-là. Il

a fait sa carrière en province et en trente ans je ne l'ai eu que deux ou trois fois au téléphone.

« Putain, ça ne nous rajeunit pas tout ça », m'a-t-il dit en arrivant.

Les jours de départ à la retraite, c'est la phrase qu'on entend le plus et ça devient vite lassant. À les voir perdus, tous les deux dans la grande salle, un verre de vin rouge à la main – il fallait bien s'occuper dans ce désert et Bertin en était déjà à son troisième –, je me suis demandé si la soirée n'allait pas être un fiasco. Finalement, vers 8 heures et demie, nous étions presque au complet. Bon, ce n'était pas la grande foule, mais il y avait suffisamment de monde pour donner l'impression que la soirée serait réussie. Un peu plus tôt, alors que je bénéficiais d'un instant de répit, j'avais essayé de les compter. Une petite cinquantaine.

Pour l'occasion, j'ai mis une cravate. Gris perle. Celle que j'avais le jour de mon mariage. C'est dire si elle date. Il y a si longtemps que je n'en porte plus que j'ai dû m'y reprendre à plusieurs reprises : le pan supérieur était toujours plus court que l'autre... J'ai choisi mon costume bleu, le seul qui tienne encore le coup. Mes mocassins noirs sont cirés, comme neufs. Ce matin, je suis allé chez le coiffeur. Il m'a rasé le crâne qui, sous les néons, luit comme un soleil !

« Vous êtes magnifique, patron », m'a dit, ravie, le lieutenant Sylvie Rabatel à mon arrivée.

Je suis tellement négligé d'habitude. J'ai compris qu'elle était soulagée que j'aie soigné mon apparence pour mes adieux.

J'ai un défaut, tout le monde vous le dira : je fume trop. Au point, je le sais, que l'odeur du tabac froid

imprègne mes vêtements. Mes dents ont jauni, mais je m'en moque, il y a longtemps que je ne me soucie plus de moi. Ce soir, j'en suis déjà à ma troisième cigarette. J'ai aussi une qualité : j'ai bonne mémoire. Malgré les années, je les reconnais encore tous. Pourtant, parmi les collègues présents, il y en a que je n'ai pas revus depuis plus de vingt-cinq ans. J'ai partagé mon bureau avec plusieurs d'entre eux, d'autres ont été un jour ou l'autre sous mes ordres. Ils ont tous beaucoup changé. Les années qui passent sont vicieuses... Et le métier de flic laisse des traces. Mais ceux que je reconnais le moins bien sont ceux qui sont déjà retraités. Bon Dieu ! Ils ont pris cent ans dans la tronche. Presque des vieillards, usés par des années de boulot et une retraite qui ne leur réussit pas. Ils semblent contents de me retrouver. Ils disent, sans doute pour me faire plaisir, que je n'ai pas changé. Certains ont tenu à m'embrasser chaleureusement, l'air de dire : « Bienvenue au club ! ».

Ceux-là, ces vieux avant l'âge, ont paru surpris que je les appelle par leur prénom, comme si les années passées loin de la police les avaient effacés de la mémoire de ceux qui travaillent toujours. Ils apprécient que je me souvienne si bien d'eux. J'évoque un souvenir, une anecdote et je les vois revivre. Alors certains me prennent dans leurs bras. Je me laisse faire. C'est fou à quel point ce métier vous prend et ne vous lâche jamais.

Je sais toutefois que plus d'une centaine d'invitations ont été lancées et que beaucoup d'absents n'ont pas pris la peine de s'excuser. En réalité, je m'en moque. Je n'ai qu'une hâte : en finir et rentrer chez moi. Et peu importe ce qui surviendra ensuite.

D'autres ont affectueusement tapoté mon crâne luisant. Plus jeune, j'avais une magnifique tignasse, d'un brun bien dense. J'ai commencé à perdre mes cheveux à partir de la quarantaine, comme la plupart des hommes. Certains jours, ils me restaient dans la main, par touffes entières. Je les regardais, un peu dubitatif, avant de les jeter dans le lavabo. Perdre ma tignasse, je m'en foutais. Mais je sais pourquoi je les ai perdus aussi vite. Et ce n'est pas une simple question d'âge.

J'ai le temps d'observer l'assistance. Ceux de mes collègues qui travaillent encore évoquent les affaires qui les occupent, parlent de leurs enfants, de leur vie. Ils trouvent que le métier est de plus en plus difficile et disent que j'ai bien de la chance de quitter « ce merdier ». Ils comptent les semaines et les mois qui les séparent encore de la quille. Quant aux autres, je vois bien que la retraite les a plongés dans un abîme de nostalgie. Et en les voyant si perdus, à l'affût de la moindre nouvelle, je ne peux m'empêcher de me demander si, un jour, je serai comme eux. Et dans combien de temps.

Organiser ce pot de départ, je n'y tenais pas. J'aurais préféré partir discrètement. Faire le tour du commissariat, saluer mes hommes et m'éclipser.

« Pas question ! » m'a-t-on dit.

Alors je me suis laissé faire. Mes adjoints du commissariat de Meudon où j'ai terminé ma carrière ont voulu tout organiser. Ils ont fouillé dans mon passé et mon carnet d'adresses, et ils ont lancé les invitations. Sylvie Rabatel a été l'une des plus actives. Elle a senti mon inquiétude et a tenu à me rassurer :

« Il n'y aura que des gens qui vous apprécient. » Elle a ajouté, toute fière : « Certains vont faire plusieurs centaines de kilomètres rien que pour vous ! »

Si elle savait à quel point ces adieux à trente-deux ans de carrière dans la police m'ennuient. Ma seule exigence : que cette fête reste entre nous. Et je lui ai donné les noms de ceux que je ne voulais pas voir. Elle s'en est étonnée, mais elle a déclaré qu'elle respecterait ma consigne.

Je n'ai pas pris le temps – ou plutôt je n'ai pas eu envie – de vider mon bureau. Qu'est-ce que j'aurais bien pu garder ? Le chevalet qui porte mon nom « COMMISSAIRE LANGELIER », posé sur ma table comme un avertissement à ceux que j'interrogeais ? Le document proclamant mon grade de commissaire principal ? Je n'ai jamais voulu l'accrocher au mur et il traîne, abandonné par terre, dans son cadre de bois foncé. Cette nomination, obtenue à l'ancienneté, n'a à mes yeux aucun intérêt, si ce n'est de me permettre de toucher une meilleure retraite. La photo prise l'an passé, avec moi au centre, souriant au milieu de l'ensemble du personnel du commissariat ? C'est la seule décoration de mon bureau et je l'emporterai sans doute pour ne pas les vexer. Elle finira aux ordures.

Les dossiers importants, ceux qui m'occupent depuis plus de dix ans, je ne tenais pas à les garder au commissariat. Je les conserve à l'abri de la curiosité des autres dans mon appartement du Plessis-Robinson. Seul le chat noir se promène librement parmi eux.

Je sais que je laisserai le souvenir d'un flic plutôt efficace, d'un patron souvent conciliant, à l'écoute des petites misères des uns et des autres. Taciturne, mais

réglé. Je sais aussi qu'on m'oubliera vite. On n'a jamais dit de moi : « Avec Langelier, il y aurait longtemps que l'affaire serait réglée. »

Je l'avoue, je n'ai jamais fait d'étincelles... Tout le monde pense que je n'ai pas mené une grande carrière. Je m'en moque bien. Ils ignorent que, depuis longtemps, mes préoccupations sont ailleurs. Je suis sûr d'une chose : je suis un bon flic, un très bon flic, même. Je leur pardonne : ils ne peuvent pas imaginer tout ce que j'ai fait pendant ces dernières années. S'ils sont venus, c'est plus pour se retrouver que pour me voir. Incroyable à quel point les flics aiment être ensemble.

Rabatel a obtenu de la mairie la mise à disposition de la cafétéria du centre culturel, à deux pas du commissariat. Elle a réclamé à la préfecture le champagne, les vins et les autres boissons. La mairie a également offert le buffet campagnard : saucisson, pâté, jambon de Bayonne et camembert. Tout ce que je déteste... Les tables ont été poussées dans un coin et la pièce paraît bien trop vaste pour la cinquantaine de personnes présentes.

On n'attend plus que le maire pour commencer les festivités. Il est prévu qu'il dise quelques mots comme le veut l'usage. Sylvie Rabatel m'a prévenu qu'il faudra que je prononce un petit discours. « Même si je sais que ce n'est pas votre truc », a-t-elle ajouté.

Je n'ai rien préparé, mais, ne vous inquiétez pas, je saurai trouver les mots. Suffisamment transparents et insipides pour que mon départ reste un moment agréable. Vite oublié.

Pourtant, j'aurais de quoi provoquer un beau scandale. Une de ces sorties dont personne ne se remettrait.

Moi le premier. Mais je ne veux pas gâcher leur soirée. Mon histoire n'est pas la leur à ces braves gens. En plus, je crois qu'ils ne comprendraient pas. Alors autant partir sans faire de vagues.

Ma revanche, j'ai tout le temps pour la prendre, maintenant que je ne suis plus flic. Bref, nous allons passer une soirée tranquille à rabâcher nos souvenirs.

PREMIÈRE PARTIE
Dix ans plus tôt
ou
le désespoir du commissaire

18 mai 2001
Édouard Garambois

Édouard embrasse Anne sur le front. Puis elle lui offre sa bouche si bien dessinée. Il y dépose un second baiser et il demande aux enfants s'ils se sont lavé les mains. Ombeline et son petit frère Benoît montrent leurs paumes. Édouard adore le moment où il passe à table avec les siens. Le baiser à sa femme et les mains propres de ses enfants font partie de ces habitudes qui le réjouissent. Chaque soir, il n'en revient pas de se sentir aussi heureux auprès d'eux. Il ne s'en lasse pas. Il aime ces instants en famille.

Le repas est toujours joyeux, animé. Il a de la chance d'avoir épousé cette femme, treize ans plus tôt. Anne est l'épouse idéale, la mère parfaite. Belle, désirable, délicieuse, toujours gaie. Et cuisinière hors pair. Ils ont deux enfants magnifiques, dont elle suit avec application les progrès à l'école. Ils les ont inscrits à La Source, une école privée « mais laïque », insistent-ils auprès de leurs amis. Elle a choisi d'abandonner son travail dans une agence de publicité réputée pour se consacrer à eux. Sans le moindre regret.

Afin de s'occuper, car cette femme ne saurait rester inactive, elle donne, trois après-midi par semaine, des cours d'alphabétisation dans une association caritative du 20^e arrondissement de Paris. Ses amis voudraient qu'elle s'investisse davantage, qu'elle se lance – pourquoi pas? – en politique. Mais elle a refusé. Rien au monde ne pourrait l'écartier de sa priorité, cette famille qui la comble de bonheur. Son mari leur assure un confort matériel appréciable grâce à sa situation de directeur financier dans un important groupe pharmaceutique. Ils ont quitté Paris il y a trois ans pour un vaste pavillon de meulière à Clamart sur une parcelle de 320 mètres carrés dont ils sont propriétaires. Elle en a assuré avec goût la décoration et s'occupe du jardin avec passion. Au fond du terrain, elle a même planté des tomates. Elles donnent si bien qu'ils ont de quoi tenir tout l'été.

Ce soir, en entrée, elle a préparé une salade toute simple, agrémentée de cette huile d'olive délicieuse qu'ils ont rapportée de leurs vacances en Sicile et de quelques gouttes d'un vinaigre balsamique hors de prix, acheté samedi dernier à la Grande Épicerie du Bon Marché. Ils s'étaient promenés avec les enfants dans le 6^e comme ils le font régulièrement. Elle en avait profité pour acheter une robe noire chez Apostrophe, rue Bonaparte, si sexy qu'Édouard lui avait demandé de la porter après l'essayage pour le seul plaisir de la lui retirer avant de faire l'amour une fois rentrés chez eux. Leur suite parentale occupe tout le dernier étage de la maison et offre une vue incomparable sur Paris. Sur la droite, ils aperçoivent la tour Eiffel. Souvent, ils se lèvent dans la nuit pour la deviner, éteinte, imposante statue sombre.

Leur vie pourrait se résumer en quelques mots : ceux d'un bonheur idéal, sans nuages. Mais ils sont tellement heureux qu'ils n'en parlent jamais.

Souvent après le dîner, alors que les enfants sont déjà couchés, ils aiment s'installer dans le salon et bavarder, moment complice qui n'appartient qu'à eux. Anne allume une cigarette, Édouard parle de sa journée, de son travail. Ils évoquent leurs prochaines vacances. Cette année, ils retourneront en Sicile où, dit-elle, ils ont su « apprivoiser la population », bien qu'au début ce ne soit pas évident. Elle trouve que les Siciliens sont un peu comme les Corses, « difficiles d'accès, mais si généreux ensuite ». Ils envisagent même d'acheter « quelque chose » par là-bas. « L'endroit que nous avons découvert, aime-t-elle raconter, est en dehors des circuits touristiques, si bien que pendant quinze jours nous vivons à la sicilienne ! C'est un bonheur de ne pas voir de Français ! »

Déjà, ils songent à Noël et ils sont tentés par les Maldives.

Mais étrangement, ce soir, après dîner, Édouard a allumé aussitôt la télévision et Anne voit qu'il fait mine de s'intéresser à un épisode de *Julie Lescaut*. Elle le connaît si bien qu'elle comprend que quelque chose le dérange. À des petits riens, elle s'est aperçue qu'il était différent des autres soirs. Elle a deviné chez lui un soupçon d'anxiété. Plus le repas avançait, plus elle l'a senti s'éloigner d'eux. Sur l'instant, elle a pensé qu'il avait peut-être des ennuis au travail et qu'il lui en parlerait quand les enfants dormiraient. Elle saurait trouver les mots. Il a répondu « non » quand elle lui a demandé si quelque chose le tracassait. Elle n'a pas insisté et elle

s'est contentée de s'asseoir près de lui. Elle a posé la main sur sa cuisse. Il n'a pas réagi et elle a fini par la retirer. Elle n'est pas inquiète, plutôt intriguée. D'ordinaire, Édouard est d'humeur égale, toujours positif. C'est ce qu'elle apprécie chez lui : cette volonté d'aller de l'avant, de bousculer les obstacles.

Anne sent que son mari n'est pas comme d'habitude, mais de là à imaginer ce qui le préoccupe... Car Édouard est inquiet. Depuis plusieurs jours, il a l'impression d'être suivi. Un homme, toujours le même, est derrière lui. Une ombre si furtive qu'il n'a pas voulu appeler la police de peur de passer pour un imbécile et aussi de perdre son temps. Surtout, il n'a pas voulu en parler à Anne. Cela l'aurait paniquée. Alors, avant de rejoindre le salon, il vérifie avec soin que la porte d'entrée est bien verrouillée.

S'il avait regardé attentivement dans la rue, il aurait aperçu le bout incandescent de la cigarette de l'homme qui observe leur maison.

Depuis plus d'une heure déjà.

Immobile dans la nuit profonde.